

ROSETTE L.B.

"Rosette"

BIOGRAPHIE

(Extraits)

Propos recueillis par PATRICE LE BRIS

© Décembre 2019

Mes parents, deux auvergnats à Paris

Comme de nombreux auvergnats, Marguerite Picard, originaire d'une famille de cultivateurs de Drugeac, près de Salers, dans le Cantal, *monte* à Paris vers l'âge de dix-huit, vingt ans, au début des années 1920.



Marguerite Picard, ma mère.

Bonne cuisinière, elle décroche rapidement un emploi dans un restaurant réputé. Elle y travaille quelques années et fait la connaissance de René Pertus, lui aussi auvergnat. Le couple se marie et, de cette union, naît, en 1925, mon demi-frère René, de neuf ans mon aîné. René père décède quelques années après son mariage. Accaparée par son travail, Marguerite ne peut élever seule son fils. Elle le confie à ses parents en Auvergne, grands-parents maternels que je n'ai pas connus. Après le décès de ses grands-parents, René sera élevé par sa tante Élise, sœur de Maman, et par son oncle Félix, frère de Papa.

*

Mon père, Henri Faure, né en mars 1893 au Pont-Barrat, commune de Saint-Fréjoux, près d'Ussel, en Corrèze, est, comme Marguerite, issu d'une famille d'agriculteurs.

À la déclaration de guerre en 1914, Henri est mobilisé. En 1915, une blessure à la tête l'envoie à l'hôpital de Grenoble pour y subir une trépanation.

Lors de ce séjour, il découvre un fruit qu'il ne connaît pas, la pêche. Pensant faire plaisir à sa mère, il lui en expédie un plein cageot. En cette période de guerre, le voyage du cadeau par le train prend un

certain temps. La mère d'Henri est bien surprise de recevoir un cageot de fruits pourris. Elle lui dira plus tard : *"Qu'est-ce que tu m'as envoyé ?!.. Les fruits sont bien meilleurs ici !"*



Mes grands-parents paternels, Faure.

Après son séjour à Grenoble, Henri retourne au Pont-Barrat. Il m'a raconté quelques souvenirs de guerre. Ma fille Catherine, à qui j'en ai parlé, touchée par l'évocation de cette douloureuse période, a, durant plusieurs années, emmené ses élèves de

troisième sur les lieux évoqués par son grand-père, à Verdun notamment. Elle et ses élèves ont pu imaginer la vie quotidienne des soldats, mieux qu'on ne l'apprend dans les livres d'histoire. La blessure de Papa me valut d'être pupille de la Nation, expression que je trouvais bien énigmatique lorsqu'elle était mentionnée à l'école.



Papa en uniforme militaire.

Au début des années 1920, en compagnie de son frère Félix, Henri *monte* lui aussi à Paris. Les deux

frères y achètent une voiture et deviennent chauffeurs de taxi. Pour faire tourner à plein et rentabiliser l'entreprise, Henri travaille de jour, Félix de nuit.

Les deux frères occupent un petit logement à Levallois-Perret et ont leurs habitudes le midi dans le restaurant... où, depuis le décès de René, œuvre Marguerite.

Rapidement, Marguerite et Henri découvrent qu'ils se plaisent, se fréquentent et font des projets. Ils se marient en 1928 et concrétisent leur premier projet : grâce à un prêt de la communauté auvergnate de Paris, ils font l'acquisition d'un restaurant au 95 de la rue de Miromesnil, dans le huitième arrondissement parisien, à l'angle de la rue Monceau, à l'emplacement de l'actuel *Select Monceau*. À l'époque, l'établissement, dénommé *Restaurant des Chauffeurs*, est le rendez-vous des chauffeurs de taxi et de bus. On verra plus loin que ce nom me prédestinait à épouser Yves...

Bien évidemment, Maman est aux fourneaux. Elle y confectionne une cuisine familiale et régionale très appréciée. Papa s'occupe de la cave et du bar. Deux employées assurent le service en salle. Ouvert midi et soir dans un premier temps, puis uniquement le midi, le restaurant, fréquenté essentiellement par

une clientèle du quartier composée d'ouvriers et d'employés, ne désemplit pas. La cuisine de Maman fait recette !

Mon oncle Félix, le frère de Papa et son associé dans l'affaire de taxi, retourne en Auvergne et épouse Élise, sœur de Maman.



Le mariage de mes parents, Marguerite et Henri, en 1928. Au premier rang à gauche, Antoine, frère de Papa, et sa femme. Au deuxième rang, les troisième et quatrième à partir de la gauche sont Félix, frère de Papa, et Élise, son épouse et sœur de Maman. Au troisième rang et à droite : Marie, sœur de Maman.

.../...

C'est (enfin) une fille !

En 1930, Maman accouche d'André, mon frère aîné.

Elle est de nouveau enceinte en 1933. Comme il n'est pas question pour elle d'abandonner ses fourneaux, elle travaille jusqu'au dernier jour. Quand elle sent qu'elle va accoucher, elle fait venir le médecin et l'attend sur son lit. Le médecin qui procède à l'accouchement annonce à mon père : *"C'est un garçon !"*. Papa qui, après la naissance d'André, espérait une fille, est un peu déçu. Mais le médecin lui annonce que ce n'est pas fini. Compte tenu de la corpulence de Maman, personne ne se doutait qu'elle attendait des jumeaux ! Alors que Papa semble résigné à la naissance d'un troisième fils, le médecin revient vers lui pour lui annoncer ma naissance. Ce 24 mai 1934, Papa est comblé !

Mon frère jumeau s'appellera Roger. Quant à moi, Maman souhaite m'appeler Rose Marguerite. Pour le curé, à qui elle soumet ce choix, deux noms de fleurs, c'est au moins un de trop. Trop de parfums et pas assez d'odeur de sainteté peut-être... Maman se soumet à la censure cléricale. Diplomatiquement,

elle opte pour Rosette, en l'honneur d'une parente appréciée par mes deux parents.



Papa, Maman, André, Roger et moi.

1939-1945

Peu après ma naissance, je suis confiée à Nini, une nounou auvergnate originaire elle aussi de la région d'Ussel. Nini loge chez nous. Comme elle se rend souvent en Auvergne auprès de son mari et de ses enfants, elle nous emmène, Roger et moi, avec elle. À ces occasions, je rends visite à ma grand-mère paternelle, à la ferme du Pont-Barrat.

En 1940, Paris étant en zone occupée, mes parents jugent bon de me laisser en Auvergne, région située en zone libre. J'y effectue donc ma première rentrée d'école. J'informe mon père, qui me demande régulièrement des nouvelles, que nous passons l'essentiel de nos journées à ramasser des doryphores dans les champs de pommes de terre ou à d'autres corvées. Estimant que nous perdons notre temps, Papa décide de venir nous chercher. Pour cela, il lui faut passer de zone occupée en zone libre. Sans laissez-passer officiel, l'entreprise est risquée. Lors d'une discussion de comptoir, un client lui indique un itinéraire. Sur ces conseils qui lui paraissent bien avisés (ne faudrait-il pas plutôt dire bien avinés ?!), Papa prend le train pour Orléans. À son arrivée, il suit l'itinéraire indiqué et s'enfonce

dans un petit bois pour se retrouver en zone libre. À peine a-t-il parcouru quelques dizaines de mètres qu'il se retrouve encerclé par une petite troupe de soldats et de chiens allemands. Il est immédiatement conduit en prison à Orléans et présenté à un juge, lequel le réprimande d'avoir voulu passer en zone libre sans laissez-passer. Mon père ne se laisse pas démonter et s'insurge : "*Comment pouvez-vous me retenir prisonnier, moi, un combattant de la guerre 14-18, blessé pour la France ?!*". Le juge, impressionné, n'insiste pas et demande sa libération immédiate.

Papa peut poursuivre son périple, probablement en train, et arrive nous chercher. Roger et moi rentrons en train à Paris en sa compagnie. Roger intègre une école de garçons et moi une école de filles, rue de la Bienfaisance, entre le restaurant familial et la gare St Lazare. René, mon demi-frère, revenu lui aussi d'Auvergne, est chargé de nous accompagner sur le chemin de l'école.

Notre logement, qui jouxte le restaurant, avec lequel il communique par la cuisine, se résume à deux chambres et une petite salle de bains. Roger et moi partageons l'une de ces deux chambres. René loge dans une chambre de bonne au sixième étage.

J'ai, de cette époque de guerre, le souvenir de la sirène annonciatrice des bombardements, des bombardements eux-mêmes et des cent cinquante mètres qu'il nous fallait parcourir rapidement depuis l'école jusqu'à la cave de l'immeuble du quartier qui nous accueillait. Il nous arrivait d'effectuer deux à trois fois par jour cet exercice.

Un drame familial incompréhensible

René est un grand frère très attentionné, très câlin avec moi. Le jeudi, jour de congés scolaires, il nous accompagne en métro à la piscine *La Jonquière*, dans le dix-septième arrondissement. Le 22 août 1942, au retour de la piscine, à la sortie du métro Villiers et à deux cents mètres de la maison, André s'effondre. Après un court moment d'effolement, René le prend dans ses bras, l'emmène aussi vite qu'il le peut, pénètre dans le restaurant et le dépose sur une table. Maman appelle le médecin qui, à son arrivée ne peut que constater le décès d'André, probablement d'une crise cardiaque. Il avait 12 ans. Notre incompréhension est totale face à cet imprévisible et tragique événement.

André est inhumé à Levallois-Perret. Dès lors, nous nous rendons sur sa tombe tous les dimanches en famille. Lors de leur retraite à Saint-Fréjoux, mes parents feront transférer le corps d'André dans le cimetière du village.



André

Vacances auvergnates

Jusqu'à mon mariage, je passe mes vacances chez ma grand-mère paternelle, Catherine Faure. Je n'ai pas connu mon grand-père paternel, décédé alors que j'étais encore très jeune. Papa nous emmène, Roger et moi, à la ferme du Pont-Barrat en train et repart pour Paris.

Les vacances à la ferme de Grand-mère ne sont pas, loin s'en faut, placées sous le signe du farniente. Dès mon plus jeune âge, je suis mise à contribution : ramassage de glands pour les cochons, destruction des doryphores... La ferme est composée d'un petit cheptel : quatre vaches, un âne, deux cochons, une basse-cour. Roger et moi sommes chargés de mener les vaches au pré et de les garder. Les terrains étant un peu éloignés de la ferme, nous avons pour consigne de rentrer lorsque nous voyons le train, une *Micheline*, passer sur le terre-plein face au pré. Pour passer le temps, nous jouons dans la rivière qui traverse le champ. Le cours d'eau a un bon débit et assez de profondeur pour que des poissons puissent y vivre. C'est pour nous un terrain de jeu fantastique. Dans les méandres de la rivière, s'accumule de la mousse que Roger tente régulièrement de saisir. Lors

d'une de ces tentatives, il tombe dans l'eau. Alors que le courant l'emporte, je cours, affolée, jusqu'au méandre suivant, vers l'aval, et réussis à l'attraper. Bien sûr, nous rentrons trempés et subissons les remontrances de Grand-mère.



*Catherine Faure, ma grand-mère,
qui décèdera à l'âge de 96 ans.*

La maison de Grand-mère est d'un confort sommaire : une grande pièce commune, une table, le lit de mes grands-parents près de la cheminée, un deuxième lit et une chambre avec un grand lit dont la porte donne sur l'écurie. Roger et moi occupons

cette chambre lors de nos séjours. Roger souffrira, jusqu'à l'âge de 7 ans environ, d'énurésie nocturne (le pipi-au-lit). Ma grand-mère, qui ne comprend ni ne supporte ce dysfonctionnement, l'expédie de l'autre côté de la porte, dans l'écurie !

L'hiver, lorsque la neige est abondante, il arrive que le boulanger ne puisse pas passer pendant deux ou trois mois. Alors Grand-mère fabrique le pain. Elle vit d'ailleurs en quasi-autarcie, vendant un peu de beurre, des volailles, du cochon.... Lorsque, âgée, elle n'a plus de vaches, nous allons quotidiennement chercher le lait à la ferme voisine du Pont-Barrat.

Un jour, en cheminant vers cette ferme en quête d'un litre de lait, je rencontre un paysan arrêté au milieu de la route. Il me force à m'arrêter et entreprend rapidement des gestes inappropriés... Je prends peur et réussis fort heureusement à m'en débarrasser, à remonter sur mon vélo et à poursuivre mon trajet jusqu'à la ferme.

De retour chez ma grand-mère, alors que, toute bouleversée, j'entreprends de lui raconter ma mésaventure, j'aperçois le coupable passer sur la route devant la maison, de retour du moulin. Ma grand-mère se rend chez le meunier pour connaître l'identité de l'homme. Le lendemain, des gendarmes

viennent enquêter. Le paysan, qui n'en était pas à son coup d'essai, est arrêté.

L'affaire, qui aurait pu mal tourner, s'est finalement bien terminée. Néanmoins, les jours suivants, je vais chercher le lait avec une certaine appréhension.



*Au Pont-Barrat, la bicyclette
est un instrument de liberté.*

Dans le bourg de Saint-Fréjoux, Irène, sœur de Papa, tient un café. Son mari, forgeron, a travaillé sur le chantier de la Tour Eiffel. Ma tante Irène est une femme très gentille, estimée dans le village. Dès

que nous avons un moment de libre, Roger et moi prenons nos vélos pour parcourir les trois kilomètres qui nous séparent de Saint-Fréjoux. J'aime me rendre dans le café de Tante Irène, lieu de rendez-vous du village. On y vient pour prendre un verre, apprendre ou colporter des nouvelles. J'aide ma tante, à la vaisselle notamment. En dehors de son activité au café, Tante Irène possède une petite ferme. Elle nous prête un jour une vache pour le travail des champs (alors qu'en Bretagne, les travaux agricoles sont effectués avec l'aide des chevaux, en Auvergne ce sont les vaches qui sont mises à contribution). La surveillance de cette vache est dévolue à Roger et à moi. Mais nous sommes bien trop occupés à jouer dans la rivière... Au moment de rentrer – à l'heure de la *Micheline* – plus de trace de la vache ! Après l'avoir vainement cherchée dans les environs, nous devons nous résoudre à rentrer, bien penauds. Grand-mère refuse de nous nourrir tant que nous n'aurons pas annoncé la nouvelle à Tante Irène. Pas très fiers, nous reprenons le chemin du bourg. Alors que nous approchons du café, notre tante arrive à notre rencontre, les bras levés. Elle nous accueille avec le sourire !.. et nous apprend que la vache est rentrée, seule... ou presque. Un paysan qui

l'a reconnue, divaguant sur la route, l'a ramenée au bercail.

Chez Tante Irène, avec mon frère Roger, mes cousins, des voisins parfois, nous participons aux battages. J'apprends à confectionner des nœuds de paille pour maintenir les gerbes. Dans la grange, je bats au fléau les gerbes disposées sur le sol, je ramasse les grains. La récolte passe ensuite dans une machine appelée "ventadour", opération destinée à séparer les grains de la poussière, des brindilles et autres impuretés.

À Ussel, habitent deux autres sœurs de Papa.

L'une d'elles tient un magasin de primeurs qui propose également des articles de confection !

La deuxième, Tante Marie, est mariée à un employé de la SNCF. Mère au foyer, elle élève ses trois enfants. La famille habite à la sortie du bourg. Elle hébergea ma grand-mère dans la dernière période de sa vie et jusqu'à son décès. C'est chez Tante Marie que j'ai présenté Yves à ma grand-mère. Elle approuva mon choix, du bout des lèvres : "*C'est bien, c'est bien...*", dit-elle pour seul commentaire, l'air de dire : "*Tu aurais mieux fait de choisir un Auvergnat !*". Pour illustrer ses propos, elle prit en exemple une voisine du même âge que moi, mariée à

un Corse : *"Il faut prendre le bateau pour aller chez lui !"*. Toute une expédition à l'époque.

Félix, l'un des deux frères de Papa, agriculteur à Salers, épousa Élise, sœur de Maman. Il revint dans la région après le mariage de mes parents et la fin de son affaire de taxi avec Papa. Pour rendre visite à Félix et à Élise, nous prenons le taxi à Ussel. La petite route qui relie les deux villes passe par un haut viaduc qui enjambe l'impressionnant barrage de Saint-Projet-du-Désert. Maman, sujette au vertige, redoute ce passage. Lorsque nous arrivons à proximité de l'ouvrage, elle descend du véhicule, franchit prudemment le pont à pied et nous rejoint dans l'automobile, à l'autre extrémité.

Le deuxième frère de Papa, Antoine, mon parrain, habite à Clermont-Ferrand. Avec sa femme, bonne couturière, ils y tiennent un magasin de couture.

En dehors des traditionnelles vacances auvergnates, j'ai le souvenir d'un court séjour en bord de mer, à Dieppe, dans l'immédiat après-guerre, en 1946 ou 1947. Dans le cours de piano que je suis rue du Rocher, j'ai fait la connaissance d'une voisine qui, elle aussi, apprend l'instrument. Nous sympathisons. Elle et son mari, commerçants

Boulevard des Batignolles, fréquentent très régulièrement le restaurant familial. Pour remercier mes parents de les servir à toute heure, le couple nous invite à passer un week-end en bord de mer, tous frais payés. J'ai onze ou douze ans. Émerveillée, je découvre la mer pour la première fois.

Au restaurant

Adolescente, j'aide mes parents au restaurant entre 12h00 et 14h00, y compris les samedis et les dimanches. Roger, qui a plus d'affinités avec Maman, l'aide en cuisine. Comme je m'entends mieux avec Papa, je l'aide au comptoir et à la cave. J'y ai tiré de nombreux tonneaux de vins ! Plutôt avisée dans la dégustation des vins, je conseille Papa dans ses approvisionnements. J'aime aussi servir au bar. Le soir, après le service, j'ai en charge la lessive des serviettes et des nappes dans une lessiveuse, puis le repassage.

Jusqu'à son mariage, René s'occupe des approvisionnements quotidiens aux Halles. Ensuite, Roger et moi accompagnons Maman passer ses commandes aux commerçants de la rue de Lévi.

Mes parents ne prennent quasiment jamais de vacances. Le dimanche, jour de fermeture, Maman prépare des légumes, les commandes... Nous l'aidons au ménage, à la lessive, au repassage... Les sociétés de nettoyage n'existent pas encore et de nombreux clients ont leur serviette attritée et numérotée.

Marie, sœur aînée de Maman, habite à Pantin. Nous lui rendons fréquemment visite le dimanche. Pour cela, nous prenons le métro Villiers jusqu'au terminus Porte des Lilas. De là, nous traversons ce qui est encore la campagne avant d'arriver chez Tante Marie. Elle habite une petite maison dotée d'un grand potager, en face du stade. Son fils, Jean Lapeyre, né en 1921, réquisitionné par le STO (Service du travail obligatoire) au moment de l'Occupation, est prisonnier en Pologne pendant quatre ans et travaille dans une ferme. Il revient de captivité en mai 1945, le jour de ma communion. Ses parents étant décédés pendant son absence, Jean se rapproche alors beaucoup de Maman. Il travaille chez Shell et épouse Renée, employée à la SNCF. Le couple occupe un appartement à Pantin et a un fils, Patrick, né le 17 juin 1949, mon filleul. Patrick fera une carrière dans l'enseignement et publiera plusieurs livres chez P.O.L. Il a deux filles, Constance, née en 1996, et Jeanne, née en 1999. Patrick habite Paris, mais son plaisir est de séjourner, le plus souvent possible, en Auvergne. Peut-être y écrira-t-il un livre sur cette belle région de mon enfance. C'est un secret...

C'est avec la *Traction avant* de mon père que j'apprends à conduire et obtiens du premier coup

mon permis de conduire. Six mois plus tard, je serai fière d'emmener mon père en Auvergne.



Maman devant son établissement, Le Restaurant des Chauffeurs, 95 rue de Miromesnil à Paris.

Études et entrée dans la vie professionnelle

Comme ma fille Catherine, j'aurais bien aimé être professeur. Mais pour cela, il aurait fallu que je sois pensionnaire et, pour Papa, il n'était pas question que je m'éloigne de lui.

Après le Certificat d'études primaires, j'entre dans une école commerciale, rue de Naples. L'enseignement que j'y reçois me plaît beaucoup. J'y passe un brevet commercial et effectue un stage au siège du Crédit Agricole. En 1952, à l'âge de 18 ans, j'obtiens mon diplôme avec mention. Armée de ce sésame, je me présente à nouveau au siège du Crédit Agricole, rue de Varenne. J'y suis embauchée au service de Mécanographie comptable. À cette époque où l'informatique n'existe pas encore, on y perfore des cartes pour la comptabilité.

Le service fait, plus tard, l'acquisition d'un ordinateur IBM. La firme américaine doit former des employés à l'utilisation de cette nouvelle machine. Je me porte volontaire et c'est ainsi que, grâce à une formation de plusieurs mois, j'apprends à développer des logiciels et je deviens informaticienne. Je suis

restée au service informatique aussi longtemps que possible. Mon métier et l'ambiance de travail me plaisent. Je m'entends bien avec mon directeur, un Auvergnat. Comme je suis travailleuse, on me confie rapidement la responsabilité d'un service de huit à dix personnes. À cette époque, plus encore qu'aujourd'hui, les hommes ont de meilleurs postes et de meilleurs salaires que les femmes. On nous demande beaucoup d'efforts. Les heures supplémentaires, parfois très tardives, sont fréquentes et la reconnaissance n'est pas toujours au rendez-vous. J'accepte de faire des sacrifices pour améliorer mon salaire, jusqu'à un certain point... J'ai des enfants et Yves, mon mari, conducteur de bus et de métro à la RATP, a des horaires variables. Un jour, le chef me demande un effort supplémentaire, en l'occurrence de rester jusqu'à 2h00 du matin. Un effort de trop... Je refuse. Alors que le lendemain je m'étonne d'avoir été remplacée, mon chef me répond qu'il "*faut être disponible !*". À la suite de cet incident, je demande à changer de service. Le rythme de travail devient trop compliqué pour pouvoir concilier vie professionnelle et vie de famille. Je suis mutée au service du personnel où j'effectue mes cinq dernières années de carrière.

Après toute une carrière au Crédit Agricole, je prends ma retraite en 1989. J'ai 55 ans. Yves, de quatre ans mon aîné, a cessé son activité depuis l'âge de 50 ans. En attendant ma retraite, il effectuait un petit boulot de coursier pour une banque. Comme moi, il n'a pas souhaité faire un jour de plus dans son entreprise.

1956 – Ma rencontre avec Yves

Yves est le fils de Pierre et de Marie Le Bris, agriculteurs à Plourac'h, commune du Centre Bretagne, proche de Callac. Né le 26 janvier 1930, deuxième enfant de la famille, il a une sœur aînée, Soize, et un frère cadet, François, également agriculteur dans la ferme familiale. Marie décède peu de temps après le mariage de Soize. Au début des années 1950, sur les conseils d'une connaissance, Yves passe des examens à Paris pour travailler à la RATP. Embauché comme conducteur de bus, il est dans un premier temps hébergé par un cousin éloigné, professeur à Paris. Un temps, il sera également conducteur de métro, mais il préfère de loin le travail en surface et fera la plus grande partie de sa carrière comme conducteur de bus. Quand il séjourne en Bretagne, il aide à la ferme. Le père d'Yves décède également prématurément. François, qui découvre le corps de son père, ne supporte pas cette disparition et se suicide le jour-même. Le coup est très dur, incompréhensible. François, un garçon très gentil, fréquentait une jeune fille des environs.

Lorsqu'il se rend à la cantine de la RATP située rue du Rocher, Yves passe devant le bar-restaurant de mes parents et s'y arrête souvent pour prendre un café avec des collègues. C'est là que je fais sa connaissance. De part et d'autre du comptoir, nous échangeons et... nous nous plaisons. Yves s'arrête de plus en plus souvent pour prendre un café... et me donne un jour rendez-vous au Parc Monceau. Mes parents finissent rapidement par se douter de notre liaison car, subitement, je sors plus fréquemment le soir. Je continue notamment d'aller au cinéma, mais plus avec les personnes âgées du voisinage qui auparavant m'accompagnaient...

Aux yeux de mes parents, la situation professionnelle d'Yves n'est pas extraordinaire, mais sa gentillesse le fait vite accepter. "*C'est à lui de demander ta main*", me dit mon père. La demande est faite officiellement lors d'un déjeuner à la maison.

En attendant le mariage, en dehors des sorties nocturnes, nous nous voyons régulièrement au Parc Monceau. Il m'arrive aussi de rendre visite à Yves dans son hôtel de Levallois-Perret. Nos faits et gestes sont bien souvent surveillés par mon frère Roger, sur ordre de Maman...

Yves n'a que son Certificat d'études primaires, mais il écrit bien et il est très apprécié de ses collègues qu'il aide autant qu'il le peut au sein d'un syndicat.

.../...



Notre mariage, le 14 juin 1958.

La vie de famille

Catherine naît le 20 mars 1959 dans une clinique de la Porte Champerret, dans le dix-septième arrondissement. Elle porte le prénom de Catherine Faure, ma grand-mère paternelle de Saint-Fréjoux. J'ai travaillé jusqu'à la veille de sa naissance ! À la fin de mes de congés de maternité, Catherine est confiée dans la journée aux bons soins d'une nourrice de Levallois-Perret et ce, jusqu'à l'âge de 6 ans.

À Levallois-Perret, nous louons, rue Voltaire, un logement appartenant à un charcutier de la rue de Lévi. La petite maison se situe dans une cour près du métro Anatole France. En limite de Neuilly, nous nous promenons souvent au Bois de Boulogne. Nous rendons également visite à mes parents en métro ou à pied, Catherine dans sa poussette, souvent pour travailler, parfois pour une simple visite. Sur notre trajet, nous faisons souvent halte au Parc Monceau. Comme moi, Catherine a arpenté ce parc de nombreuses fois, l'a apprécié et en connaît tous les recoins. Aujourd'hui, Marie, sa fille, perpétue cette tradition avec ses propres filles.



Catherine dans mes bras.

Avant sa première rentrée des classes, Catherine est emmenée par son père chez le coiffeur. Ce dernier doit avoir été curieusement inspiré car, lorsque notre voisin fleuriste qui occupe le rez-de-chaussée de l'immeuble croise Catherine, sa première réaction est de la taquiner par ces mots : *"Oh, le joli petit garçon, le joli petit garçon !"*, ce qui énerve l'intéressée...

Près de mon travail se trouve une école renommée, le Cours Meaupré, dans lequel nous décidons d'inscrire Catherine. Tous les matins, je l'y dépose en 2CV avant de me rendre au bureau.

Catherine fait l'admiration de ses professeurs. Elle assimile et retient tout avec une facilité déconcertante. Au retour, dans la voiture, elle me raconte toute sa journée dans les moindres détails.

Bavarde et curieuse, Catherine est "*l'amour de son père*". Elle fait l'admiration de ses grands-parents, de mon frère René également tout particulièrement. D'une nature très sociable, elle discute avec les clients du restaurant, leur raconte ses journées d'école.

Près du cours Meaupré, se trouve une école de garçons. Lors des pauses de midi, Catherine fait la connaissance, dans un café voisin, de Laurent Sallot qu'elle fréquente quelques temps. Cela ne plaît pas à son père qui est content, quelques temps plus tard, de voir Catherine quitter l'école... et Laurent.

Catherine obtient son baccalauréat à l'âge de 15 ans, avec mention. Elle entre dans un lycée réputé près de Saint-Lazare et, dès l'âge de 20 ans, devient professeur de français et de latin.

Après un premier poste d'un an à Neuilly, Catherine est mutée à Levallois-Perret où elle

effectuera toute sa carrière. Non contente d'obtenir son Capes, elle obtient un doctorat en français et l'agrégation. Pour plaisanter, son père l'appelle "*l'agrégée*".

Une année, Catherine a dans sa classe le fils de Patrick Balkany, "célèbre" maire de Levallois-Perret. Le gamin prend ses aises avec le règlement. Les patins à roulettes sont interdits dans la cour, ce qui n'empêche pas Balkany Junior, juché sur ces engins, de percuter un jour Catherine, chargée de ses copies, à sa sortie de la salle des professeurs. Résultat : huit jours d'hospitalisation et... des gerbes de fleurs livrées dans sa chambre de la part d'Isabelle Balkany.

Catherine renoue contact avec Laurent qui, comme Yves, travaille à la RATP. Comme sa future épouse, Laurent souhaite devenir enseignant. Il passe le concours et devient instituteur. Malgré les réticences de son père, Catherine épouse Laurent le 4 janvier 1987. Elle désire garder son nom de jeune fille, sous lequel elle est connue à l'école. Plus tard, Laurent fera une demande officielle pour changer le nom de ses filles de Sallot en Sollat.

Laurent, très musicien, joue de plusieurs instruments. Au début des années 2000, il annonce à Catherine qu'il a donné sa démission à l'Éducation

nationale pour se consacrer entièrement à la musique. Catherine n'accepte pas cette décision qu'elle juge très hasardeuse et le prévient que, s'il fait ce choix, elle le mettra à la porte, tout en lui permettant de voir ses filles. Laurent s'emporte et, lors de la dispute, frappe Catherine. Cette altercation vaut à Catherine dix jours d'hôpital. Elle porte plainte contre Laurent. Le couple se sépare et Catherine élève désormais seule ses trois filles dans un appartement que nous lui achetons à Asnières. Très proches de notre fille, Yves et moi l'aidons autant que possible.

*

À la naissance de Pierre, le 12 mars 1965 à Courbevoie, nous sommes comblés. Comme nous le souhaitions, nous avons désormais une fille et un garçon. Pierre porte le prénom de son grand-père paternel, Pierre Le Bris. Catherine est elle aussi ravie de la naissance de son frère. Les deux enfants se révèlent inséparables. Lorsque plus tard, Catherine enseignera le français en collège, Pierre lui donnera des informations sur les comportements des garçons de son âge.

Peu de temps après la naissance de Pierre, nous achetons un appartement à Courbevoie. Situé au

cinquième étage sans ascenseur, cet appartement est vendu occupé par ses propriétaires, un couple âgé qui souhaite un jour se rapprocher de ses enfants. Le prix est très attractif et l'affaire se révèle bonne car le couple anticipe son départ et déménage quatre mois après la vente. Le logement est agréable. Il dispose d'un grand balcon, de deux chambres (l'une pour Yves et moi, l'autre pour nos deux enfants), d'un salon, d'une salle à manger, d'une cuisine et d'une salle de bains.

Nos conditions de vie s'améliorent quelques temps plus tard avec l'achat, pour les enfants, de deux chambres de bonne situées au sixième étage. L'une d'entre elles est particulièrement bien aménagée. Ayant servi de logement à l'ancienne concierge, elle comprend une cuisine, une douche, un salon et une chambre. Nous bénéficions aussi bientôt de l'installation d'un ascenseur. Quand Yves termine sa journée de bonne heure, il s'occupe des enfants.



Pierre et Catherine dans notre appartement de Courbevoie, au début des années 1970.



Alors que Catherine est une enfant sage, Pierre est plus enclin à faire des bêtises. Mais sa gentillesse l'absout d'à peu près tout.

Il effectue toute sa scolarité à l'école Montalembert, située de l'autre côté de la rue, sur la commune d'Asnières. À partir du collège, selon mon emploi du temps et celui d'Yves, Catherine rentre seule à la maison en métro ou m'attend à l'étude. Lorsqu'ils sont tous deux à la maison, Catherine et Pierre attendent le retour de leur père, sagement... en général. Un jour, alors qu'il est seul dans l'appartement, Pierre, pour s'occuper, allume une bougie à même le sol. La moquette commence à brûler... Fort heureusement, les voisins appellent les pompiers à temps.

Très sociable, Pierre a de nombreux copains, à Courbevoie comme en Bretagne. Il aime le rugby qu'il pratique, dès l'âge de 13 ans, à l'école et au Racing de Paris. Il se révèle bon sportif et ne rate aucun entraînement hebdomadaire.

Notre voisin du dessous, plombier, repère très tôt l'intérêt de Pierre pour son métier et l'emmène sur les chantiers. Pierre a des dons pour le travail manuel. Dans la maison que nous faisons construire à Callac au début des années 1980, il effectue des travaux de carrelage.

1968 – Un mystérieux voyage éclair au Maroc

Après la naissance de Pierre, je ne souhaite plus avoir d'enfant et pour cela je décide de me faire ligaturer les trompes. Comme cette opération n'est pas légalement possible en France, un médecin de la RATP me recommande auprès d'un ami chirurgien à Casablanca. Je m'y rends seule pour trois jours, au prétexte d'un voyage professionnel. Yves reste en France pour s'occuper des enfants. Personne de mon entourage ne cherche à en savoir plus et n'en a jamais rien su.

Vacances en Bretagne

De 1959 jusqu'à la retraite, nous passons nos vacances en Bretagne. Comme Yves et moi, les enfants aiment cette région. Dans les premiers temps, nous logeons à l'hôtel *Chez Montfort* à Callac. Catherine est très amie avec la fille du patron. Pour plus d'indépendance et de confort, après la naissance de Pierre en 1965, nous achetons, au boulanger de Plusquellec, une petite maison préfabriquée qu'il avait fait construire pour sa mère, composée de deux chambres, d'une salle de bains et d'une petite cuisine.

Nos plus proches voisins ont un petit-fils du même âge que Pierre. Catherine et Pierre passent chez *Pépère et Mémère*, comme ils les appellent, le plus clair de leur temps. Ils aident aux travaux de la ferme, Mémère apprend à Catherine à faire des crêpes.

Après le décès de Pierre en 1982, nous achetons à Plourac'h, au lieu-dit Ty Nevez, la petite ferme voisine de celle ayant appartenu à mes beaux-parents. L'endroit, situé dans une impasse, au milieu des champs, convient parfaitement au calme que nous recherchons.



Notre maison de Ty Nevez à Plourac'h.

À Plourac'h, au lieu-dit Pont Troël, en limite du département, à un croisement près de la rivière *l'Aulne*, je découvre un lieu hors du temps, le "*Retour des hirondelles*", un café tenu par deux sœurs, deux vieilles filles elles-mêmes surnommées "*les hirondelles*". On voyait rarement l'une sans l'autre, dans leur café bien sûr, mais aussi lors de leurs déplacements, notamment aux enterrements, toujours à vélo. Jusqu'à l'arrêt de leur activité, le sol du café était en terre battue, une attraction pour les touristes de passage.

Peu après 1982, nous achetons un appartement en bord de mer, à Locquirec, au bord de la plage.

Catherine s'y fait des amis, pour la plupart des enfants de parisiens comme elle et qui séjournent chez leurs grands-parents. Comme Catherine, ses filles apprécient également beaucoup Locquirec.



Cours particulier de gavotte dans le jardin de Ty Nevez, avec Yves, pour nos trois petites-filles qui aimaient se déguiser et danser avec nous.

Bien avant la retraite, nous avons nos habitudes dans un restaurant près de Carhaix. Un jour, Yves tombe en admiration devant deux chevaux de selle qui paissent dans un pâturage en contrebas de l'établissement. Il fait part de son intérêt pour ces animaux. La patronne lui demande s'il veut les acheter. Yves répond par l'affirmative. Un mois plus

tard, les deux pouliches, deux sœurs, arrivent à la maison. Comme nous souhaitons qu'une des deux juments pouline, nous l'emmenons dans un haras de Bégard, spécialiste des chevaux de selle (celui de Callac étant spécialisé dans la reproduction des chevaux bretons). La jument y séjourne quelques temps et nous lui rendons quotidiennement visite pour savoir si la saillie a eu lieu. Lorsque la mise bas s'annonce, comme il est difficile au vétérinaire de nous donner une date précise, nous passons deux nuits blanches auprès d'elle.

Hormis l'Auvergne, où demeurait une grande partie de ma famille, nous avons très peu voyagé. Yves était très attaché à sa Bretagne natale et je fus moi aussi conquise par cette région et son hospitalité.



Yves avec une de nos deux juments et son poulain à Ty Nevez, Plourac'h.



Avec les chevaux, à Plourac'h.

La vie secrète de René

Mon demi-frère, René, épouse en 1944, Renée Desaldeler, une jeune femme coquette. Le couple, qui habite Boulogne-Billancourt, a deux fils, Jean-Jacques et Dominique, dont je me sens proche.

Rentré à vingt ans dans la police, René y effectue toute sa carrière, de nuit. Quelques jours avant le décès de Maman, il décide de soulager sa conscience d'un lourd secret. Il lui avoue qu'il entretient depuis plus de vingt ans une liaison avec une femme dont il a une fille, Isabelle, du même âge que ses fils. Ma mère accueille très mal la nouvelle et nous révèle le secret. Toute la famille coupe les ponts avec René. Sa femme le quitte, ses fils ne souhaitent plus le voir – ils finiront tout de même par renouer contact avec lui. Les choses se seraient peut-être mieux passées si nous avions su la vérité depuis le début. Je n'ai jamais compris comment René a pu mener une double vie aussi longtemps et porter le poids de ce secret.

En retraite, René s'établit en Corrèze, près d'Ussel, avec Aliette, la mère de sa fille. Elevé par nos grands-parents maternels près de Salers, René

est resté amoureux de la région. Passionné par les vaches de Salers, il en fait un élevage de sélection. Il excelle dans ce domaine et remporte de nombreuses distinctions.

J'ai toujours maintenu le contact avec mon grand frère. Chaque fois que je suis allée en Auvergne, je lui ai rendu visite.

René est décédé en 2017, Aliette en 2018. Je n'ai à ce jour jamais rencontré leur fille Isabelle.

Retraite à Plourac'h



Mon départ en retraite, en 1989.

En 1989, nous nous installons à Plourac'h et renouons avec les paysans des environs. Yves qui parle breton, langue qu'il a apprise avant le français, s'intègre plus rapidement que moi. Au début, je ne comprends rien aux conversations. Nous fréquentons également les festoù-noz : je ne connais que les danses auvergnates ! Au retour d'une de ces fêtes, je prends la décision de nous inscrire à un cours de danses bretonnes dispensés par une jeune femme à La Chapelle Neuve. Dans le bourg de Plourac'h, une

vieille femme me propose d'apprendre le breton. Elle commence par m'apprendre les chants religieux et, de fil en aiguille, j'apprends cette nouvelle langue, plutôt rapidement, et je m'intègre bien.

La jeune femme qui dispense les cours à La Chapelle-Neuve, s'apercevant qu'Yves et moi dansons bien, nous propose d'intégrer le cercle celtique d'Huelgoat, une formation qui jouit d'une bonne notoriété dans la région. J'apprécie beaucoup l'ambiance du groupe qui doit beaucoup à la présence de nombreux jeunes. Entre les répétitions des mardis à Callac, des jeudis à Huelgoat et les festoù-noz les week-ends, notre vie sociale est bien remplie.



Avec Yves, à Huelgoat, vers 2000..

- p.1... Mes parents, deux auvergnats à Paris
- p.9... C'est (enfin) une fille !
- p.13... 1939-1945
- p.17... Un drame familial incompréhensible
- p.19... Vacances auvergnates
- p.29... Au restaurant
- p.33... Roger
- p.35... Études et entrée dans la vie professionnelle
- p.39... 1956 – Ma rencontre avec Yves
- p.43... 14 juin 1958 – Notre mariage
- p.45... Voyage de noces
- p.47... La vie de famille
- p.57... 1968 – Un mystérieux voyage éclair au Maroc
- p.59... Pierre
- p.63... Vacances en Bretagne
- p.69... La maladie de Catherine
- p.73... La vie secrète de René
- p.75... Retraite à Plourac'h
- p.79... Après Yves